

LES
DERNIERS JOURS
DE JÉRUSALEM

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)



BIBLIOTHÈQUE
DE
M. A. Pioche
SAN FRANCISCO

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

—
1866

Tous droits réservés

M. Tristram à Jérusalem n'ait pas coïncidé avec le mien, car j'eusse été véritablement heureux de lui démontrer, sur le terrain, qu'il y a beaucoup moins d'imagination et de fantaisie qu'il ne le suppose, dans l'assertion formelle que je me reconnais le droit d'émettre, sur l'existence de traces nombreuses des travaux de Titus.

Une commission scientifique vient d'être organisée à Londres pour l'exploration minutieuse de la Palestine. Espérons qu'elle contiendra quelque militaire, et j'attendrai en toute confiance l'avis que celui-ci ne pourra se dispenser d'émettre sur un pareil sujet. Il ne s'agit pas en effet d'en vouloir aux gens d'avoir été les premiers à voir une chose. On devrait toujours au contraire leur savoir gré de leurs efforts, et avant de leur infliger, à tout risque et de parti pris, des doutes qui ressemblent fort à des démentis, il faudrait avoir bien établi préalablement que l'on a contrôlé *de visu*, et avec compétence, les assertions contre lesquelles on s'inscrit d'avance et à tout hasard.

même livre et que je me contenterai de reproduire, sans un mot de justification (page 181) :

« We descended by a slope until we stood in a large irregular chamber, with massive circular pillars and elaborately carved capitals, supporting narrow semicircular arches. In the two principal pillars M. de Saulcy strangely imagined he had found Boaz and Jachin, though it would require some architectural ingenuity to convert these crypts into the porch of the temple, and to imagine a grand approach thereby to the area above. » L'invention est vraiment fort originale ! Je veux espérer que sur ce point personne ne croira M. Tristram sur parole.

rendit en Galilée; ayant alors convoqué à Tibérias le peuple et les plus grands personnages de la nation, il essaya de leur faire entendre raison. Les Juifs répondirent que, si les préceptes de leur foi religieuse leur interdisaient d'installer l'image de leur dieu même dans le sanctuaire qui lui était consacré, ce n'était certes pas pour qu'ils y fissent entrer la statue d'un homme; que d'ailleurs il ne leur était pas permis de souffrir parmi eux des images d'êtres animés. Petronius eut beau insister, il trouva tous les Juifs prêts à faire le sacrifice de leur vie et de la vie des leurs, plutôt que de se souiller d'un pareil sacrilège, et la conférence n'aboutit à rien.

Quelques jours après, Petronius fit une nouvelle tentative aussi infructueuse que la première; ému alors, et plein d'admiration pour la constance des Juifs, il les congédia en leur disant : « Si, avec le secours de Dieu, je parviens à apaiser César, nous conserverons la vie, vous et moi; sinon, je suis prêt à mourir pour racheter l'existence d'une pareille multitude. » Des cris de joie et de reconnaissance accueillirent ces paroles, et Petronius retourna sans plus tarder à Antioche; de là il écrivit à Caligula ce qu'il avait fait. Ce prince, furieux, lui répondit par une condamnation à mort pour prix de sa lenteur à exécuter ses ordres. Heureusement pour Petronius, le navire qui lui apportait la dépêche fatale fut pendant trois mois battu par les tempêtes, tandis que celui qui lui transmettait la nouvelle de la mort de Caligula accomplit la plus heureuse traversée. Si bien qu'il connut l'assassinat de Caligula vingt-sept jours avant de recevoir la sentence qui le condamnait lui-même.

A Caligula succéda Claude. Agrippa était alors à Rome, et le nouvel empereur se servit de lui comme d'intermédiaire auprès du sénat. Le prince juif réussit assez bien dans la mission délicate qui lui était confiée, pour que Claude lui

sa sœur Bérénice, ils se mirent à l'œuvre, pendant que les notables et les décurions parcouraient les rues de la ville, afin de recueillir le tribut. En très-peu de temps les quarante talents qui étaient dus furent ramassés, et Agrippa réussit ainsi, pour cette fois, à écarter l'orage qui menaçait Jérusalem.

Malheureusement, entraîné par ce premier succès, il essaya d'obtenir plus encore, et il eut l'imprudence de réclamer du peuple l'obéissance aux ordres de Florus, jusqu'au moment où l'empereur lui aurait donné un successeur. Cette demande malencontreuse réveilla toutes les passions et exaspéra les Juifs, qui insultèrent le roi et lui enjoignirent de quitter la ville au plus tôt. Quelques-uns même des séditieux osèrent lui jeter des pierres. Agrippa, jugeant qu'il n'avait plus aucune chance de les apaiser, et furieux d'ailleurs des outrages qu'il avait reçus, se contenta d'envoyer à Césarée, auprès de Florus, les plus illustres des habitants de Jérusalem, avec prière de choisir parmi eux ceux qu'il voudrait déléguer à la perception de l'impôt. Cela fait, il se hâta de rentrer dans ses États.

Vers cette époque, une troupe des partisans de la guerre à tout prix s'empara par ruse de la forteresse de Massada, en massacra la garnison romaine, et s'y établit. Au même moment, Eléazar, fils du pontife Ananus, jeune homme plein d'audace, et qui était alors chef des troupes, persuada aux prêtres chargés des cérémonies du culte, de ne plus accepter ni présent, ni victime venant de toute personne étrangère à la nation juive. Ce fut là le vrai signal de la guerre; car, à partir de ce moment, les prêtres refusèrent de sacrifier au nom des Romains et de l'empereur. Les pontifes et les grands essayèrent de les faire revenir de cette décision; tous leurs efforts furent vains, tant la confiance des rebelles

de plus, et Jérusalem était à lui ! Mais Dieu en avait décidé autrement ; et détestant son sanctuaire à cause des bandits qui l'avaient profané, il ne voulut pas que cette journée fût la dernière de la guerre.

Cestius, comme s'il ignorait la détresse des assiégés et les dispositions du peuple à son égard, fit tout à coup sonner la retraite, et perdant tout espoir de vaincre, sans avoir éprouvé aucun échec sérieux, il évacua la ville, au grand étonnement de tout le monde. Les séditeux, reprenant courage à la vue de cette reculade inattendue, chargèrent aussitôt la queue de la colonne romaine, et tuèrent beaucoup de monde, tant à la cavalerie qu'à l'infanterie.

Cestius rentra ainsi dans son camp du Scopus, et il y passa la nuit. Le jour suivant il continua son mouvement de retraite, et ne réussit ainsi qu'à animer plus encore et à attirer sur lui l'ennemi. Celui-ci ne cessait de harceler la queue de la colonne et de se répandre sur ses flancs qu'il couvrait de traits. Les derniers rangs n'osaient faire volte-face, ni engager le combat avec ceux qui les assaillaient par derrière, parce qu'ils se croyaient poursuivis par une multitude innombrable ; ils n'osaient pas plus repousser ceux qui menaçaient les flancs de l'armée, parce qu'ils étaient pesamment chargés et qu'ils redoutaient de rompre l'ordre de marche, tandis qu'ils voyaient les Juifs armés à la légère et parfaitement préparés à les charger. Il résultait de là qu'ils subissaient des pertes énormes, sans faire aucun mal à l'ennemi. La route que les Romains suivaient se jonchait de morts et de blessés. Parmi les morts on comptait déjà Priscus, légat de la sixième légion, le tribun Longinus et Æmilius Jucundus, préfet d'une aile de cavalerie, lorsque l'armée parvint à grande peine à regagner son camp de Gabao, après avoir perdu une grande partie de ses bagages.

« cernant le culte. Ami de Vespasien, qui le recommanda à
 « Titus, il put, grâce à cette protection, sauver de la mort
 « R. Gamaliel II, dont le père R. Siméon II périt martyr, et
 « transmettre à ce descendant de Hillel la dignité de Naci,
 « après avoir exercé lui-même pendant quelque temps cette
 « haute fonction. Il soutenait souvent des controverses contre
 « les Zaducéens. Il mourut peu d'années après la prise de
 « Jérusalem, à l'âge de cent vingt ans et en 73 de l'ère vul-
 « gaire, suivant les chroniqueurs déjà cités. Depuis sa mort,
 « dit la Mischna, la sagesse a perdu sa splendeur. »

Je dois me contenter de rapporter le renseignement talmudique que j'ai cité plus haut, sans me permettre de trancher la question qu'il soulève. Est-ce Josèphe, est-ce Jochanan-ben-Zaccai qui a prédit à Vespasien son avènement à l'empire? Peu importe au fond. Toutefois il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que ces deux hommes, évidemment doués d'une intelligence peu commune, eussent, chacun de son côté, prévu qu'au moment où l'empire romain devait évidemment devenir la proie d'un général habile et aimé de ses soldats, Vespasien, adoré des légions qu'il commandait depuis plusieurs années, serait adopté par elles et proclamé César. Au demeurant, peu importe, je le répète, et je me borne à constater que le récit de Josèphe, en ce qui le regarde, est empreint d'une très-grande apparence de vérité.

Revenons au récit des événements.

Le 4 du mois de Panemus (28 mai), Vespasien rentrait à Ptolémaïs, et gagnait de là Césarée, l'une des plus grandes villes de la Judée, mais dont presque tous les habitants étaient Grecs. Le général et l'armée y furent accueillis avec les témoignages de la plus vive allégresse, tant à cause du dévouement de la population romaine, que de sa haine invétérée contre la nation qui venait d'être frappée. Là même, on vociféra beau-

meurs se firent entendre comme si on allait en venir aux mains. Titus, qui était près des murailles, entendit le tumulte et s'écria aussitôt : « Voilà le moment, compagnons ! n'hésitez pas, car Dieu vous livre les Juifs. Prenez donc la victoire qui s'offre à vous. N'entendez-vous pas ces cris ? Ceux qui nous ont échappé s'entretuent. La ville est à nous si nous profitons de cet instant. Mais il ne suffit pas de se presser, il faut du cœur et de la peine ; car à la guerre on ne fait rien de grand sans danger. Prévenons à la fois et la concorde qui doit forcément renaître parmi nos ennemis, et l'arrivée des secours qui vont nous venir. A nous déjà une première victoire ! prenons maintenant la ville tout seuls. »

A ces mots, il sauta en selle et poussa son cheval dans le lac, par lequel il entra le premier dans Tarichées, bientôt suivi de tout son monde. Ce trait d'audace consterna les défenseurs des murailles. Personne n'osa plus combattre, ni même résister. Jésus avec les siens abandonna la partie et s'enfuit à travers champs. Les autres, courant au lac, tombèrent entre les mains des Romains ; ceux qui essayaient de s'embarquer étaient passés au fil de l'épée, aussi bien que ceux qui s'efforçaient de regagner à la nage les barques déjà parties. Ceux qui restaient dans la ville n'étaient pas mieux traités ; les étrangers, qui n'avaient pas réussi à fuir et qui tentaient de combattre encore, étaient promptement abattus ; les habitants, qui ne voulaient pas faire de résistance, parce que leur conscience leur disait qu'ils étaient dignes du pardon, la bataille ayant eu lieu malgré eux, étaient également frappés, jusqu'à ce que Titus, par pitié pour eux, ordonna de cesser le carnage, lorsque tous les coupables eurent péri. Quant à ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac, dès qu'ils virent la ville prise, ils gagnèrent le large et s'éloignèrent le plus qu'ils purent des Romains.

Cette ardeur guerrière n'eut pas les honneurs de l'initiative ; car tandis qu'Ananus, après avoir harangué le peuple, choisissait les hommes propres au combat et les y préparait, les Zélotes, informés de ce qui se passait par des espions à eux qui se trouvaient toujours présents aux délibérations populaires, entrèrent en fureur, s'élançèrent en masse hors du temple et égorgèrent tous ceux qui se présentèrent sur leur chemin. Ananus courut au-devant du danger avec ses soldats improvisés, chez lesquels la fureur suppléait à l'expérience des armes. On en vint aux mains dans la ville et en avant du hiéron, à coups de pierres et de javelots. Ceux qui lâchaient pied étaient poursuivis par leurs vainqueurs l'épée dans les reins. De part et d'autre les pertes furent considérables. Les maisons de la ville servirent d'asile aux blessés du peuple. Ceux des Zélotes remontèrent dans le hiéron, inondant de sang le parvis sacré.

Chaque fois que les bandits chargeaient, ils avaient d'abord le dessus. Mais la foule furieuse du peuple allait toujours croissant ; on accablait d'injures ceux qui reculaient ; on les poussait en avant par les épaules, et, ne laissant aucun passage ouvert aux fuyards, on rejetait à un moment donné la masse entière des combattants sur les Zélotes. Ceux-ci ne furent bientôt plus en état de résister à la pression des assaillants. Ils se retiraient lentement vers le hiéron, lorsqu'Ananus et les siens intervinrent au combat. Aussitôt le premier péribole fut envahi ; ceux qui l'avaient perdu se jetèrent épouvantés dans le péribole intérieur, et en fermèrent incontinent les portes. Ananus craignait d'attaquer ces portes du haut desquelles l'ennemi aurait accablé ses soldats ; d'ailleurs il ne se croyait pas permis, quand bien même il eût été sûr de la victoire, de laisser entrer dans l'enceinte sacrée le peuple non purifié. Il se contenta donc de choisir au sort six

mille hommes armés qu'il établit dans les portiques pour les garder. Tous les autres combattants furent répartis en postes d'observation, placés dans tous les environs du hiéron. On vit alors beaucoup des principaux personnages de la cité, congédiés par ceux à qui le commandement militaire était dévolu, envoyer des pauvres qu'ils engageaient à prix d'argent, pour aller monter la garde à leur place.

Jean de Giscala causa la perte de tout ce monde. Feignant de partager l'indignation du peuple, il ne quittait pas Ananus, le suivant dans tous les conciliabules des grands de la ville, dans les visites des postes qu'il inspectait pendant la nuit. Par lui les Zélotes savaient tous les secrets de leurs adversaires et étaient mis au courant de toutes les délibérations du peuple, avant même que celles-ci fussent closes. Pour éloigner tout soupçon, il ne cessait d'accabler Ananus et les grands de tous les témoignages du dévouement le plus obséquieux. Mais cette précaution produisit précisément l'effet contraire. Ses absurdes adulations le rendaient suspect; d'un autre côté, il était présent partout, bien qu'on ne l'eût pas appelé, et l'on commença à craindre qu'il ne fût un traître.

Tous les projets secrètement élaborés étaient à point nommé devinés par les Zélotes, et Jean seul pouvait être soupçonné de perfidie. Il était pourtant difficile de s'en débarrasser, car il était rusé, de noble extraction et bien protégé. On prit donc le parti, assez ridicule, il faut en convenir, d'exiger de lui un serment de fidélité. Jean n'hésita pas une seconde, et jura tout ce que l'on voulut. A partir de ce moment, Ananus et ceux qui étaient d'accord avec lui, furent pleinement rassurés et laissèrent Jean assister à leurs conciliabules. Ils firent mieux encore, et l'envoyèrent en parlementaire aux Zélotes, afin de traiter d'un accommodement; car ils avaient pour premier désir d'empêcher la profana-

et Caphartoba (Koufour-Tab, à l'est de Ramleh), dans lesquels plus de dix mille hommes furent tués et plus de mille autres faits prisonniers. Après en avoir chassé le reste de la population, il y installa un détachement de troupes romaines qui, par ses continuelles incursions, ravagea tout le pays montueux du voisinage.

Vespasien revint ensuite à Emmaüs, d'où il se rendit, en traversant la Samarie, à Neapolis (Naplouse), que les indigènes appellent Mabortha. Il descendit camper tout près de cette ville, au lieu nommé Korea, le 2 du mois de Dæsius (26 avril). Le lendemain il arrivait à Jéricho, où Trajan opéra sa jonction avec lui; celui-ci ramenait de la Pérée les troupes qui venaient de soumettre les populations établies au delà du Jourdain.

Avant l'arrivée des Romains, une grande partie de la population de Jéricho s'était réfugiée dans le pâté de montagnes qui sépare cette ville de Jérusalem. Ceux qui étaient restés, et ils étaient en assez grand nombre, furent passés au fil de l'épée. La ville devint donc déserte.

C'est ainsi que Vespasien serrait Jérusalem de tous les côtés. Des forts furent construits à Jéricho et à Adida¹, et ils reçurent une garnison mixte de Romains et d'auxiliaires. Lucius Annius fut envoyé de là contre Gerasa (Djerach) avec une partie de la cavalerie et un gros détachement d'infanterie. La ville fut prise du premier coup, et un millier de jeunes hommes qui n'avaient pas cru devoir fuir, y furent passés au fil de l'épée. Les familles des habitants furent emmenées en captivité, et la ville, d'abord livrée au pillage, fut brûlée ensuite. Puis les villages voisins furent traités de même. Une fois tout le pays de montagnes et toute la plaine ravagés, les habitants

1. J'ignore absolument ce que peut être la localité désignée par les mots *iv 'Adidας*.

ITINÉRAIRE.	NATURE DU TRAJET.	DISTANCES.	CAMPEMENTS, SÉJOURS	
			indiqués par Josèphe.	
Alexandrie.....
Nicopolis.....	Par terre.	{ 20 stades (soit moins de 4 kilomètres.) }
Thmouis.....	Par eau.	
Tanis.....	Par terre.	1 ^{er} campement.	1
Héracléopolis..	—	2 ^e —	1
Péluse.....	—	3 ^e —	1 ^e (* séjour de 48 heures.)
Passage de la bouche pélu- siaque.....	Par eau.	1
Temple de Ju- piter Casius..	Par terre.	Campement.	1
Ostracine.....	—	—	1
Rhinocorura...	—	—	1
Raphia.....	—	4 ^e campement.
Gaza.....	—	5 ^e —
Ascalon.....	—	1
Iamnia.....	—	1
Joppé.....	—	1
Césarée.....	—	»

Prenons maintenant les grandes divisions de cet itinéraire.

D'Alexandrie à El-Arich, qui très-certainement a pris la place de Rhinocorura, il y a, à vol d'oiseau, 370 kilomètres en chiffres ronds. D'El-Arich à Césarée il y a encore 200 kilomètres. Cela fait un total de 570 kilomètres que nous pouvons hardiment, et en calculant au plus bas, augmenter de 30 kilomètres pour tenir compte des sinuosités de la route. Voilà donc 600 kilomètres parcourus par un corps d'armée en marche, et, ne l'oublions pas, en marche la plupart du temps dans le désert, dans des marais, ou tout au moins sur une côte sablonneuse où l'on ne trouve que de loin en loin de l'eau

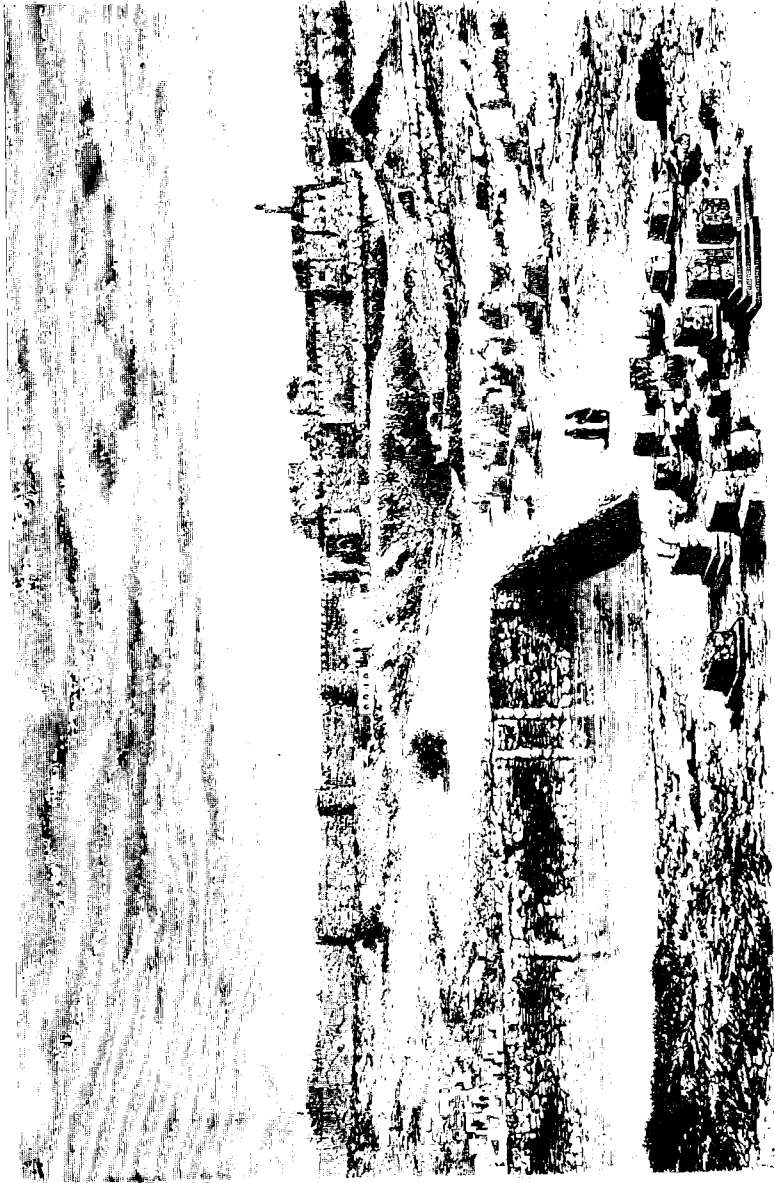
ils n'eurent plus aucun souci de Simon, et il ne resta, à partir de ce moment, que deux partis, au lieu de trois, parmi les défenseurs de la cité sainte ¹.

Le récit que je viens d'analyser contient un renseignement curieux. Les Zélotes se réfugièrent, dit Josèphe, dans les souterrains, dans les cloaques du hiéron (εις τοὺς ὑπονόμους τοῦ ἱεροῦ). Quels peuvent être ces souterrains, ces cloaques? Sans nul doute les canaux par lesquels s'écoulaient vers le Cédron les eaux de lavage du temple; mais, où les trouver aujourd'hui? Je soupçonne, sauf meilleur avis, que leur entrée n'est autre que le puits fermé par une dalle, et qui se voit à fleur du sol, dans le pavé placé au-dessous de la Sakhrâh. Ce puits se nomme Bir-el-Arouah, « le puits des âmes, » et les dévots musulmans se figurent que c'est dans ce puits que prennent leur source les grands fleuves de l'univers, c'est-à-dire le Nil, le Tigre et l'Euphrate. On a souvent prétendu qu'en prêtant l'oreille au-dessus de l'orifice on entendait distinctement le murmure d'une eau courante. Je déclare y avoir mis la meilleure volonté du monde, et n'avoir perçu aucun bruit de cette nature. J'aime mieux croire que l'autel des holocaustes était placé au-dessus de la Sakhrâh, et que le sang des victimes, entraîné par les eaux que l'on faisait affluer sur le pavé sacré, lors des sacrifices, s'écoulait par le Bir-el-Arouah dans les conduits souterrains que j'ai retrouvés en bas du mur extérieur sud du haram-ech-chérif, au pied de la triple porte murée. Ce n'est là, du reste, je me hâte de le dire, qu'une hypothèse à laquelle je n'attache pas une trop grande importance.

Revenons à Titus.

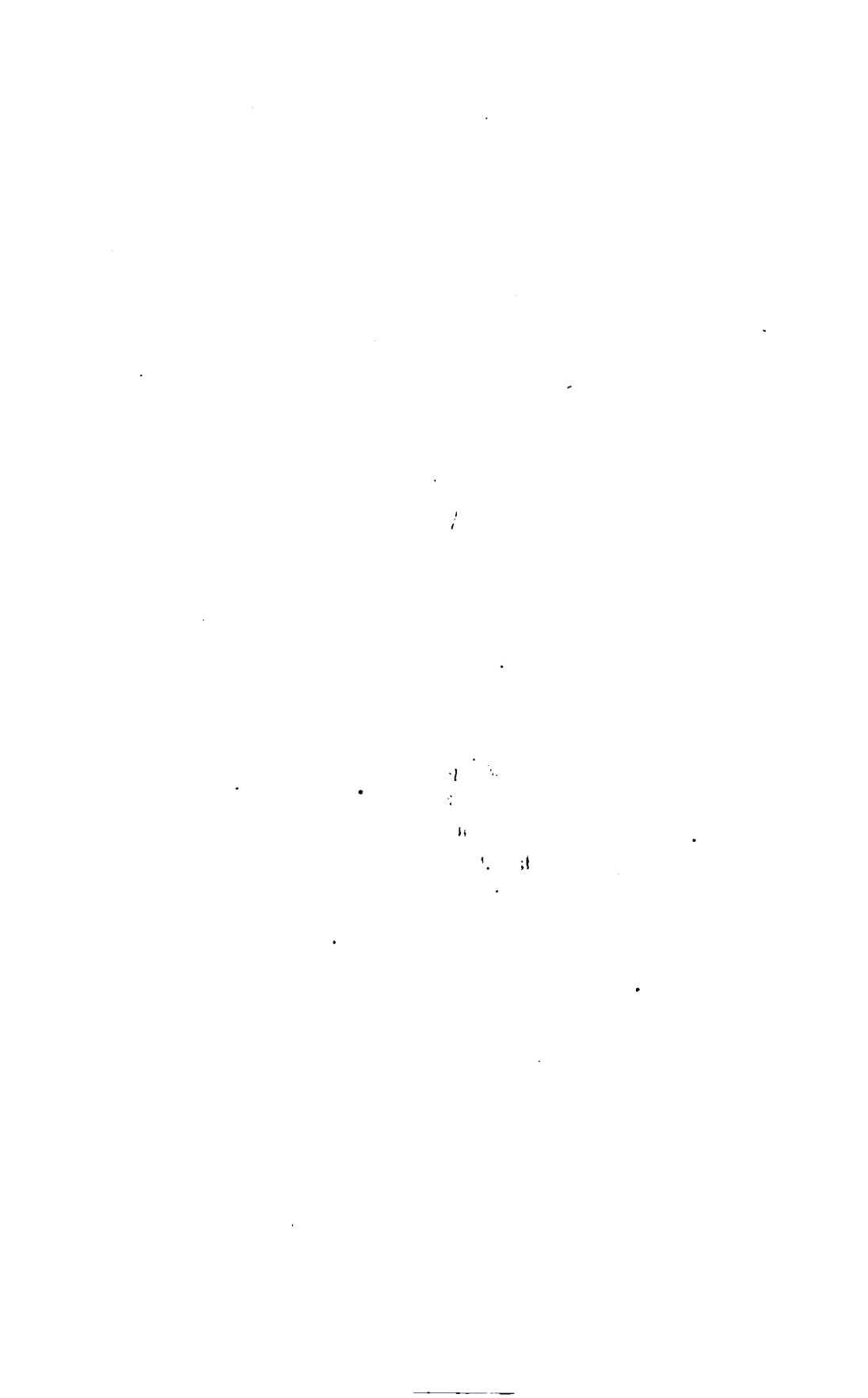
Campée sur le Scopus, l'armée romaine était trop éloignée

1. *Bell. Jud.*, V, III, 4.



PISCINE SUPÉRIEURE

Birket-Mamillab.



cessere hostes et sequentibus diebus crebra pro portis prælia serebant, donec, assiduis damnis, intra mœnia pellerentur. Romani ad oppugnandum versi; neque enim dignum videbatur famem hostium opperiri; poscebantque pericula, pars virtute, multi ferocia et cupidine præmiorum. Ipsi Tito Roma, et opes voluptatesque ante oculos; ac ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. »

Ce premier passage est complété par le suivant¹.

« Hanc adversus urbem gentemque Cæsar Titus, quando impetus et subita belli locus abnueret, aggeribus vineisque certare statuit. Dividuntur legionibus munia, et quies præliorum fuit; donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres, aut novis ingeniis, struerentur. »

Il est un fait qu'il n'est plus possible aujourd'hui de révoquer en doute, et que notre immortel D'Anville a le premier soutenu avec son inappréciable sûreté de vue. C'est que l'enceinte actuelle de Jérusalem s'est, pour ainsi dire, substituée à l'ancienne, telle qu'elle était au moment du siège. Sur le terrain les preuves de ce fait surabondent, et si l'on reconnaît, par-ci par-là, quelques petites différences de tracé, elles sont si faibles qu'il serait véritablement minutieux d'en tenir compte. Dès lors les positions des tours Hippicus et Psephina sont immédiatement déterminées. Hippicus c'est toujours, comme alors, la tour du Qalaah, sur laquelle vient s'appuyer la longue branche rectiligne de muraille dans laquelle s'ouvre, à sa naissance, la porte de Beit-lehm, ou Bab-el-Khalil; la tour Psephina se reconnaît dans les vastes décombres aujourd'hui informes et qui portent à Jérusalem le double nom de Qasr-Djaloud (palais de Goliath) pour les musulmans, et de Tour de Tancrède pour les chrétiens.

1. *Hist.*, lib. V, cap. XIII.





ment sous la domination de Jean. Cette lisière doit être très-approximativement limitée par une ligne parallèle à la face occidentale du Haram-ech-Chérif et partant de la porte actuelle des Moghrabins, pour remonter directement au nord, jusqu'à l'hôpital d'Hélène (ce qui, soit dit entre parenthèses, me paraît justifier l'identification de cet hôpital avec le palais de la reine d'Adiabène, au point de vue topographique). Je suppose de plus qu'à partir de ce point, la limite de la domination effective de Jean et de ses adhérents suivait la rue moderne qui va aboutir au nord-ouest de la porte actuelle de Damas, site certain des tours des Femmes.

Tout le reste de la ville devait être sous la main de Simon, et nous n'avons plus dès lors à nous occuper des détails présentés par le récit de Josèphe, et qui ne paraissent pas suffisamment clairs par eux-mêmes. On est conduit aussi à supposer que le palais de Monobaze devait être situé vers le point où se trouve aujourd'hui l'hôpital juif, c'est-à-dire à l'extrémité sud de l'escarpement oriental du mont Sion, faisant face à l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif. On conçoit d'ailleurs que la situation de Simon lui ait permis d'être seul maître de la fontaine de Siloë.

Maintenant que je crois avoir suffisamment éclairci ce qui est relatif à la répartition des différents quartiers de Jérusalem entre les deux factions qui se disputaient la suprématie, je puis reprendre le cours de mon récit.

Les deux partis en guerre avaient, en brûlant tout ce qui se trouvait entre eux, préparé une sorte de champ de bataille perpétuel. Il ne faut pas croire que la présence des camps romains, devant les murailles de la ville, avait fait cesser les dissensions intestines; au premier moment, l'arrivée subite de l'étranger avait bien calmé l'exaspération des belligérants; mais ce bon effet avait été de courte durée, et pres-

que aussitôt la guerre civile s'était rallumée. Ils se battaient donc incessamment entre eux, et faisaient ainsi tout ce qu'il fallait pour servir à merveille les desseins des assiégeants¹.

Ces faits suggèrent à Josèphe d'amères récriminations contre ses compatriotes, récriminations que je juge inutile de reproduire, en me contentant d'en rapporter la conclusion.

« Oui, dit Josèphe, j'affirme que la sédition a détruit la ville,
 « et que les Romains ont détruit la sédition, obstacle bien
 « autrement difficile à vaincre que les murailles de la cité.
 « Aussi les Juifs doivent-ils attribuer aux leurs les tristes
 « calamités qu'ils ont eu à endurer, tandis qu'ils doivent
 « attribuer aux Romains tout ce qui leur est arrivé de juste
 « et de bon. J'en fais juge quiconque connaît les évé-
 « nements². »

Moi, j'en fais juge quiconque prendra la peine de lire ce livre.

Pendant que telle était la situation des choses à l'intérieur de la ville, Titus, accompagné d'une escorte de cavaliers d'élite, opérait avec soin la reconnaissance de l'enceinte, pour fixer définitivement son point d'attaque. Après avoir longuement hésité, parce que partout où l'enceinte était couverte par des vallées, les approches étaient impossibles, et que de plus le mur primitif paraissait trop solide pour que les machines pussent l'entamer, il se décida à commencer les attaques à proximité du monument du grand prêtre Jean. Là en effet la muraille à battre était moins élevée, et elle ne se reliait pas à la seconde, par la raison qu'on n'avait pas eu de souci de multiplier les défenses dans la partie de la nouvelle ville qui était la moins habitée; à partir de là, il lui serait facile de marcher sur la dernière muraille, à travers laquelle il devait prendre la

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 1.

2. *Ibid.*, V, vi, 1.

la place, les assiégés ne pouvaient atteindre leurs ennemis ; de plus, elles n'étaient ni faciles à prendre, ni faciles à renverser, ni même attaquables par le feu, parce qu'elles étaient revêtues de fer. Les Juifs, forcés ainsi de se mettre hors de la portée des traits, ne pouvaient plus entraver le battage des béliers, qui, frappant sans cesse, avançaient peu à peu leur œuvre de destruction. La plus puissante des hélepoles manœuvrées par les Romains avait reçu, des Juifs eux-mêmes, le sobriquet de Nikôn (la Victorieuse), parce que rien ne lui résistait; ce fut elle qui réussit à abattre un pan de la muraille.

Avant que cela n'arrivât, les Juifs, harassés par les combats continuels et par l'insomnie, avaient fini par ressentir une fatigue accablante, qui leur inspira la fatale pensée qu'il leur restait deux enceintes encore, derrière lesquelles ils pouvaient se réfugier, et que, par conséquent, il devenait inutile de s'obstiner à défendre celle-là, sans espoir d'y tenir. La plupart d'entre eux s'étaient donc retirés à bout de forces. Aussi, lorsque les Romains pénétrèrent dans la ville par la brèche que Nikôn avait ouverte, les Juifs désertèrent à l'instant tous les postes et coururent s'établir derrière la seconde enceinte. Ceux des Romains qui avaient franchi le rempart coururent immédiatement aux portes, par lesquelles ils livrèrent le passage à l'armée entière.

Titus s'empara ainsi de la première enceinte, le quinzième jour du siège, qui était le 7 du mois d'Artemisius. Une grande portion de la muraille fut immédiatement jetée bas, et la partie nord de la ville fut rasée, comme elle l'avait été déjà lors de l'expédition de Cestius¹.

Nous voici arrivés à une seconde date précise, qui est le 7 d'Artemisius. Nous pouvons donc construire un nouveau

¹ *Bell. Jud.*, V, vii, 2.

journal du siège, entre le 14 de Xanthicus et le 7 d'Artemisius.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES JULIENNES.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Xanthicus....	14.	Mars.....	7.	Jean de Giscala s'empare du temple. — Titus vient camper devant Psephina.
—	15.	—	8.	Titus fait avec soin la reconnaissance de la place, pour fixer son point d'attaque. — Les abords de la ville sont dévastés; tous les arbres sont coupés et les bois préparés pour la construction des <i>aggeres</i> et des tours d'approche.
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	
—	20.	—	13.	
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	Premier jour du siège; la construction des <i>aggeres</i> est commencée.
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	¹ Une fois les <i>aggeres</i> terminés, les béliers sont mis en batterie et entament la muraille. ² Sorties furieuses des Juifs (chute d'une tour, la nuit suivante). ³ Les tours d'approche sont appliquées à la muraille. 1, 2, 3. Les dates précises de ces incidents ne peuvent être déterminées.
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	
—	28.	—	21.	
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
—	31.	—	24.	Quinzième jour du siège; prise de la première enceinte.
D'Artemisius.	1.	—	25.	
—	2.	—	26.	
—	3.	—	27.	
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	
—	6.	—	30.	
—	7.	—	31.	

Maintenant poursuivons notre récit.

Une fois maître de la ville neuve, Titus ne perdit pas de temps pour transporter son camp au dedans de l'enceinte qu'il venait d'enlever, et il l'établit au lieu que l'on appelait le camp des Assyriens (κατὰ τὴν Ἀσσυρίων παρεμβολῆν κλυμένην), en occupant tout l'espace intérieur jusqu'à la vallée du Cédron.

Comme d'ailleurs la deuxième enceinte était hors de portée, les travaux de siège furent immédiatement commencés.

Les Juifs, partagés en deux bandes, résistaient vaillamment du haut de leurs remparts. Jean de Giscala défendait, avec les siens, la tour Antonia et le portique septentrional du hiéron, en face du monument d'Alexandre. Simon, de son côté, occupait avec ses adhérents les abords du monument de Jean, et garnissait toute la deuxième enceinte, jusqu'à la porte auprès de laquelle passait l'aqueduc entrant en ville dans le voisinage de la tour Hippicus¹.

Tous ces détails, d'ailleurs assez précis, s'accordent d'une manière satisfaisante avec le terrain d'abord, et ensuite avec les positions que les deux partis occupaient dès le début du siège. Le monument d'Alexandre n'est, pour moi, que l'édifice très-antique qui se rencontre sur la Voie Douleoureuse, en face de la ruelle conduisant à la porte du Haram-ech-Chérif nommée Bab-el-Aétin. A l'intérieur de cet édifice est établi aujourd'hui un petit cimetière qui, je le crois, ne reçoit plus d'inhumations. Quant à l'aqueduc signalé dans la ligne de défense de Simon, c'est bien certainement l'aqueduc qui amène les eaux du Birket-Mamillah à la grande piscine intérieure nommée Birket-Hammam-el-Bâtrak. Enfin la porte auprès de laquelle cet aqueduc pénétrait dans la ville était non moins certainement là où se trouve aujourd'hui le Bab-el-Khalil, ou porte de Beït-lehm.

Parfois les Juifs, franchissant leurs remparts, tentaient la fortune des combats; mais ils venaient se briser contre la tactique romaine qu'ils ne connaissaient pas; toujours ils étaient battus et forcés de se réfugier derrière leurs murailles, tandis que, lorsqu'ils se résignaient à défendre celles-ci, ils

¹ *A. Bell. Jud.*, V, VII, 3.

preuve mathématique. La réalité est bien assez hideuse pour qu'il n'y ait pas intérêt à la surcharger de détails impossibles, pour faire de l'horreur de rhétorique.

Les fléaux qui sévissaient à Jérusalem allaient chaque jour s'aggravant, et l'irritation des assiégés s'aigrissait de plus en plus, grâce à leurs revers constants et à la famine qui commençait à moissonner dans leurs rangs, après avoir si cruellement frappé la population. Le spectacle des cadavres accumulés dans tous les quartiers de la ville était horrible; leur odeur était pestilentielle, et leur présence opposait partout un véritable obstacle aux mouvements des combattants. Ceux-ci, marchant en rang, par suite de l'expérience qu'ils avaient acquise au prix de leurs nombreuses défaites, étaient obligés de fouler aux pieds les corps qui leur barraient le chemin; en le faisant, ils n'éprouvaient plus ni horreur, ni pitié, et l'injure qu'ils faisaient aux morts ne leur semblait plus un fatal présage. Les mains souillées du sang de leurs compatriotes, ils couraient sus à l'étranger, comme pour reprocher à Dieu la lenteur du supplice qu'ils avaient mérité. Car, ce n'était pas l'espérance de la victoire, mais bien le désespoir seul qui les poussait à continuer la lutte.

De leur côté, les Romains, bien qu'ils eussent à payer au prix de fatigues inouïes leur approvisionnement de bois de construction, finirent par achever leurs nouveaux *aggeres* en vingt et un jours, après avoir rasé tous les arbres qui, dans un rayon de 90 stades, existaient encore autour de Jérusalem. L'aspect de la terre elle-même était devenu digne de pitié, car les lieux, ornés naguère d'arbres et de jardins, étaient transformés en désert sans verdure et sans ombrages. L'étranger même qui avait admiré jadis la Judée et les alentours si riants de la métropole, en voyant la désolation actuelle de tout le pays, ne pouvait retenir ses larmes, ni

Cette fois, Josèphe se laisse entraîner, malgré lui peut-être, à rendre justice à la bravoure des assiégés, et cela lui fait pardonner un peu les injures dont il les accable toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ce n'est certes pas par amour pour ses compatriotes qu'il a écrit ces lignes loyales; il faut donc que la vérité ait été bien éclatante, pour qu'elle se soit fait jour à travers les invectives habituelles de notre historien.

Jean et ses compagnons, enfermés dans Antonia, prenaient leurs précautions pour le cas où la muraille serait renversée, et, avant même que les béliers n'y fussent appliqués, ils tentaient une attaque contre les ouvrages des Romains. Ce suprême effort resta sans succès. Les Juifs s'étaient jetés en avant, la torche à la main, et il leur fallut rétrograder, avant même d'avoir atteint les *aggeres*. Leur mouvement avait été d'abord incertain et hésitant; ils avaient bien cherché à pénétrer dans les intervalles des ouvrages, mais sans entrain. Évidemment la crainte les dominait; en un mot, ils n'agissaient plus à la manière des Juifs. L'audace et l'élan qui sont propres à la nation leur faisaient défaut à la fois. Il n'y avait pas d'ensemble dans leur course; ils ne savaient plus revenir à la charge. S'avancant cette fois avec plus de mollesse que de coutume, ils trouvèrent les Romains beaucoup mieux sur leurs gardes; ceux-ci firent si bien un rempart de leurs corps et de leurs armes aux *aggeres* qu'ils défendaient, que tout passage fut fermé aux flammes des torches. Chaque soldat était décidé à mourir plutôt que de reculer d'une semelle. Pour

Rabbi Nathan, c. vi) : « Les habitants de Jérusalem mangeaient de la paille... Vespasien regarda leurs excréments, et voyant qu'ils ne provenaient pas de pain, il dit à ses soldats : « Ces gens mangent de la paille, et sont cependant « capables de vous battre. Quels ravages ne feraient-ils pas, s'ils mangeaient « comme vous mangez et s'ils buvaient comme vous buvez! »

dité de leurs murailles; ils méprisaient les machines de guerre, et cependant ils s'efforçaient d'empêcher les Romains de les mettre en batterie. De leur côté, les Romains, expliquant cette ardeur des Juifs pour empêcher les hélépoles d'atteindre Antonia, par la faiblesse des murailles et par le peu de solidité de leurs fondations, luttaient d'opiniâtreté avec leurs adversaires. Les coups reçus n'arrêtaient ni les hommes ni les machines. Quoique criblés de projectiles de toute nature, les légionnaires, méprisant tout danger qui leur venait du haut des murailles, firent avancer assez leurs hélépoles pour qu'elles pussent commencer à agir efficacement. Ainsi dominés par l'ennemi et écrasés par les grosses pierres qu'ils recevaient, les uns, formant de leurs boucliers réunis un toit au-dessus de leurs têtes, cherchaient à entamer les fondations avec les mains et à l'aide de pinces. Après un travail obstiné, ils réussirent à en arracher quatre blocs.

La nuit mit fin de part et d'autre à l'action; mais, dans cette même nuit, la muraille ébranlée quelque temps avant par le jeu des béliers, du côté où Jean avait creusé le terrain, afin d'arriver à détruire les premiers *aggeres*, la muraille, dis-je, se trouvant placée à faux au-dessus d'une galerie de mine, s'éventra spontanément¹.

Cet accident imprévu donna à réfléchir aux deux partis. Les Juifs, qu'il était naturel de supposer démoralisés et abattus par ce fait de la ruine inattendue de leur muraille, ruine contre laquelle on pouvait croire qu'ils n'avaient pris aucune précaution, se rassurèrent en voyant qu'Antonia n'avait pas été ébranlée. Chez les Romains, la joie inopinément causée par cet écroulement spontané de la muraille fut de très-courte durée; elle s'évanouit à la vue d'un second mur

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 3.

resterait inexplicable, et je suis porté à croire que ce premier *agger* désigné par Josèphe a été en réalité construit contre l'angle nord-est du hiéron intérieur. Dès lors, le second *agger*, indiqué comme ayant été placé contre l'exèdre nord et entre les deux portes, aurait été lui-même appliqué au péribole intérieur. Quant aux deux derniers, ils ont été incontestablement construits pour attaquer les portiques septentrional et occidental du hiéron extérieur, et très-probablement dans le voisinage d'Antonia. afin que, de cette position dominante, on pût protéger d'abord les travailleurs qui y furent employés, puis ceux qui durent les utiliser lorsqu'ils furent achevés.

Ces quatre *aggeres* purent-ils être construits simultanément? J'en doute fort; car nous venons de voir quelle fut l'issue des tentatives des Romains pour se rapprocher du naos. Il est bien certain que ces combats sans résultat précis durent avoir lieu dans le grand espace vide compris entre le hiéron extérieur et le hiéron intérieur, c'est-à-dire sur la grande esplanade nommée le Lithostrotos. Il n'est donc pas supposable que les Romains aient pu entreprendre, en même temps, l'attaque du hiéron extérieur et celle du hiéron intérieur. Ils ont dû au contraire, comme cela a lieu dans tous les sièges, se débarrasser de tout ce qui mettait obstacle à leur marche en avant, et ne procéder à l'attaque du hiéron intérieur, que lorsqu'ils eurent détruit toutes les défenses accumulées par les Juifs sur le hiéron extérieur. Agir autrement eût été un acte d'imprudence impardonnable, puisqu'ils eussent laissé de la sorte derrière eux des ouvrages menaçants.

En résumé, les troisième et quatrième *aggeres* signalés par Josèphe ont dû être construits d'abord, et ce ne fut qu'après l'anéantissement des défenses établies sur les portiques nord

de sauver à tout prix le sanctuaire des Juifs. Si nous lisons la chronique de Sulpice Sévère, nous sommes tout étonnés d'y trouver à propos du même fait une appréciation diamétralement opposée. La voici textuellement :

Fertur Titus adhibito consilio priùs deliberasse an templum tanti operis everteret. Etenim nonnullis videbatur ædem sacratam ultra omnia mortalia illustrem non debere deleri, quæ servata modestiæ Romanæ testimonium, diruta perennem crudelitatis notam præberet. At contrà alii et Titus ipse evertendum templum imprimis censebant, quo pleniùs Judæorum et Christianorum religio tolleretur. Quippè has religiones, licet contrarias sibi, iisdem tamen auctoribus profectas ; Christianos ex Judæis extitisse. Radice sublatâ stirpem faciliè perituram. Ità Dei nutu accensis omnium animis templum dirutum, abhinc annos trecentos triginta et unum¹.

Cet important passage a été examiné avec un talent hors ligne par M. Jacob Bernays (*Ueber die Chronik des Sulpicius Severus*. Berlin, 1861, p. 55 et suiv.) qui y retrouve, comme en quelques autres passages empruntés à la même chronique, le cachet évident des récits de Tacite. Admettons un instant que cette appréciation soit juste, et véritablement je crois qu'elle l'est, qu'en résulte-t-il ? Que, suivant Josèphe, Titus a voulu sauver le temple ; que suivant Tacite, ou tout au moins suivant Sulpice Sévère, Titus a voulu le détruire. L'une de ces deux assertions en opposition absolue est mensongère, mais laquelle est-ce ? C'est ce que nous allons examiner avec impartialité.

Josèphe était devenu l'ami des Flaviens lorsqu'il écrivit son histoire de la guerre judaïque ; mais, ne l'oublions pas, il l'écrivit à Rome, au milieu de toute l'armée qui avait pris

1. Sévère, *Chron.*, II, xxx, 6.

je m'en tiens aux dires de Josèphe. Si ces dires sont faux, tous les détails si minutieusement vraisemblables de la catastrophe du temple constituent un mensonge tellement bien conçu, tellement bien travaillé pour revêtir l'apparence de la vérité, qu'il devient presque impossible que le menteur le plus émérite ait été capable de l'inventer.

N'oublions pas enfin que le conseil de guerre dont il s'agit fut tenu par Titus, Tiberius Alexander, Sextus Cerealis, Larcius Lepidus, Titus Frugi, Liternius Fronto, et Marcus Antonius Julianus, en présence de tous les procurateurs et les tribuns. Dès lors, comment s'expliquer que Josèphe eût osé, à l'encontre de tant de témoins, donner une pareille entorse à la vérité? Celui qui prévoit les démentis, doit être forcément plus circonspect que celui qui brode un fait à sa convenance, lorsque, depuis trois cents ans, les témoins de ce fait sont morts. En résumé, je maintiens, pour mon compte, la vraisemblance du récit de Josèphe, contre l'in vraisemblance de celui de Sulpice Sévère.

Le jour où le conseil de guerre fut assemblé, la fatigue et la consternation ne permirent pas aux Juifs de rien tenter. Dès le lendemain matin, ils avaient repris courage, et leurs forces s'étaient ranimées. Vers la deuxième heure du jour (sept heures du matin), ils firent une sortie par la porte orientale et se ruèrent sur les gardes du hiéron extérieur¹. Ils furent reçus avec bravoure, et les Romains, unissant leurs boucliers,

1. Josèphe dit le hiéron extérieur, par rapport à l'enceinte proprement dite du naos. A cette heure il n'y avait plus debout, du véritable hiéron extérieur, que le portique oriental, c'est-à-dire celui de Salomon, et le portique méridional, construit par Hérode, et connu sous le nom de portique royal. Du reste, il est si vrai qu'il faut entendre Josèphe de cette façon, que nous verrons les Juifs repoussés courir se renfermer dans le dernier hiéron qu'il nomme τὸ ἐνδὸν ἱερόν; pour lui, il y en avait donc trois en réalité, l'extérieur, ἔξωθεν; l'intérieur, ἔσωθεν, et enfin le dernier, ἐνδόν.

peu près dans le cas d'une garnison assiégée qui doit s'opposer de toutes ses forces à ce qu'on rende la brèche praticable. Comme c'est précisément ce que les hommes occupant en ce moment le hiéron intérieur avaient l'ordre de faire, j'en conclus que la sortie désespérée des Juifs fut dirigée contre eux. Nous verrons plus loin, d'ailleurs, que la seule portion conservée du hiéron extérieur était encore au pouvoir des Juifs, et que c'était le portique méridional.

Du haut d'Antonia, Titus devait voir à merveille ce qui se passait dans le parvis des femmes, théâtre du combat dont il s'agit¹. Il accourut avec de la cavalerie au secours de ceux de ses soldats qui étaient en péril; les *aggeres* voisins d'Antonia avaient donc été construits de façon à introduire de la cavalerie dans les grands parvis compris entre le hiéron extérieur et le hiéron intérieur. Cela permit à Titus de lancer sa cavalerie sur les Juifs qui, pris en flanc, durent reculer d'abord dans le parvis des femmes, puis se décider à un mouvement de retraite définitif. Il semble résulter de là que la cavalerie engagée dans ce combat dut être assez peu nombreuse. Aussi Josèphe désigne-t-il simplement des *cavaliers d'élite*.

Après ce combat, Titus regagna Antonia, décidé à faire donner toutes ses forces, le lendemain, et à enlever le naos. Mais depuis longtemps déjà, la justice de Dieu avait condamné celui-ci au feu, et dans la marche du temps était arrivé le jour fatal, le 15 du mois de Loüs, anniversaire du jour où l'ancien temple avait été brûlé par le roi de Babylone².

Arrêtons-nous ici, et rattachons cette date mémorable à

1. Il est fort probable aussi que le combat s'engagea au delà des portiques incendiés, et par conséquent sur le parvis du hiéron extérieur. L'expression de Josèphe est donc suffisamment exacte.

2. *Bell. Jud.*, VI, iv, 5.

voix, semblable à celle de la multitude, s'écrier : Partons d'ici !

Mais, ce qui est plus effrayant que tous ces présages, c'est le fait suivant : Quatre ans avant que la guerre n'éclatât, la ville vivant dans la paix et dans l'abondance, un certain Jésus fils d'Ananus, homme du peuple et sans éducation, vint assister à la fête pendant laquelle la coutume générale est de planter des tentes, en l'honneur de Dieu, dans le hiéron. Tout d'un coup, il se mit à crier : Voix de l'Orient ! voix de l'Occident ! voix des quatre vents ! voix contre Jérusalem et contre le temple ! voix contre les maris et les femmes ! voix contre le peuple entier ! Jour et nuit il parcourait toutes les rues de la ville en faisant entendre ces imprécations. Quelques-uns des principaux personnages de la ville, irrités par cette fatale prédiction, se saisirent de l'homme et l'accablèrent de coups. Jésus ne dit pas un mot pour lui-même et n'im-

1. Nous trouvons dans Tacite la contre-partie de ce passage. En voici le texte (*Hist.*, lib., V, cap. XIII) :

« Evenerant prodigia, quæ neque hostiis neque votis piare fas habet gens, superstitioni obnoxia, religionibus adversa. Visæ per cælum concurrere acies, rutilantia arma, et subito nubium igne collucere templum ; exapertæ repente delubri fores et audita major humanâ vox excedere deos ; simul ingens motus excedentium ; quæ pauci in metum trahebant ; pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum poterentur : quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. Sed vulgus, more humanæ cupidinis, sibi tantam fatorum magnitudinem interpretati, ne adversis quidem ad vera mutabantur. »

Tout ce passage de Tacite me paraît évidemment emprunté au récit de Josèphe. Mêmes faits, mêmes interprétations, mêmes conséquences ; tout est identique de part et d'autre.

Au reste Suétone, dans sa vie de Vespasien (chap. IV), constate de même l'existence de cette prédiction transmise, de génération en génération, dans tout l'Orient. Voici les termes mêmes dont il se sert :

Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio : esse in fatiis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum poterentur.

Tout cela n'est évidemment que le reflet des prophéties bibliques.

lementer avec Titus. Celui-ci qui était naturellement plein de bonté, et qui d'ailleurs avait la plus grande envie de sauver ce qui restait de la ville, consentit à les écouter, à la prière de ses amis qui d'ailleurs supposaient les assiégés désormais plus traitables ; il se rendit donc pour cela sur la partie occidentale du hiéron extérieur. Là se trouvaient des portes placées au-dessus du Xystus, et un pont reliant la ville haute au hiéron. Ce pont seul séparait Titus des chefs juifs. Des deux côtés se pressait une foule épaisse : autour de Jean et de Simon, les Juifs tenus en suspens par l'espoir du pardon ; autour de Titus, les Romains impatients de voir comment il traiterait ces malheureux. Titus alors, après avoir ordonné à ses soldats de réprimer tout mouvement de colère, et de s'abstenir de lancer aucun trait à l'ennemi, fit approcher un interprète et prit le premier la parole, ainsi que sa victoire lui en donnait le droit¹.

Si le pont dont il est question dans le passage que nous venons de lire n'existe plus en entier, il a du moins laissé des vestiges tels, qu'il n'est pas permis de se méprendre sur sa véritable position. Plusieurs fois déjà j'ai trouvé l'occasion de parler de la magnifique arche de pont dont on aperçoit la naissance un peu en arrière de l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif et qui partait du portique occidental pour passer au-dessus du Tyropœon et du Xystus, afin de relier, ainsi que le dit fort nettement Josèphe, le hiéron à la ville haute. C'est donc encore là un point de la topographie de Jérusalem définitivement fixé.

Josèphe nous a conservé le discours prononcé par Titus en cette circonstance, et, tout en le supposant quelque peu arrangé après coup, nous ne pouvons mieux faire que de le

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 2.

placée au-dessous de Siloam. Reprenant alors un peu d'assurance, ils marchèrent sur la ligne romaine passant en ce point. Mais comme leurs courages étaient brisés par la crainte et par le malheur, ils ne développèrent pas l'ardeur virile que la conjoncture exigeait, et ils furent repoussés par les hommes de garde ; fuyant alors en sens divers, ils coururent se réfugier dans les souterrains.

Pendant ce temps-là, les Romains, maîtres des murailles de la ville, plantèrent leurs étendards sur les tours, et célébrèrent leur victoire par des applaudissements et des clameurs joyeuses, tout heureux d'avoir eu à soutenir une lutte bien moins sérieuse à la fin du siège, qu'au commencement. Arrivant sans obstacle jusqu'à la partie la plus reculée des murailles, ils commencèrent à se méfier, et n'ayant personne qui leur disputât le passage, ils se trouvèrent dans un grand embarras. Ils se décidèrent pourtant bientôt, et se répandant à travers les ruelles l'épée à la main, ils égorgèrent, jusqu'à en être fatigués, tous ceux qu'ils parvinrent à saisir ; puis ils mirent le feu à toutes les maisons où les fuyards se retiraient. Dévastant un grand nombre d'édifices dans lesquels ils s'étaient introduits pour piller, ils y trouvèrent des familles entières mortes de faim, et des chambres encombrées de cadavres. Devant cet horrible spectacle, ils reculaient ; mais ils n'avaient pas pour les vivants le même sentiment de commisération que pour ceux qui avaient péri de la sorte ; passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontraient, ils obstruèrent de cadavres les rues étroites, et ils répandirent tant de sang dans la ville, que souvent ce sang éteignit les incendies. Le massacre dura jusqu'au coucher du soleil, et lorsque la nuit arriva, le feu régna seul en maître dans la ville. Le huitième jour du mois de Gorpiaëus vint éclairer Jérusalem en feu. Malheureuse ville qui avait souffert autant de calamités

pendant le siège, qu'elle avait goûté de bonheur depuis le jour de sa fondation, en devenant un sujet d'envie pour tous les peuples. Ville qui n'avait d'ailleurs mérité son malheur, que parce qu'elle avait donné le jour à la génération qui causa sa ruine¹.

Nous ne pouvons préciser si c'est à ce moment que périt le président du Sanhédrin, ou Naci, Siméon II, fils de Gamaliel I^{er}. Voici ce que nous savons de lui :

« Rabban Siméon II, fils de R. Gamaliel l'ancien, et « arrière-petit-fils de Hillel, succéda à son père dans la « dignité de Naci, vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Il périt par « le glaive romain à la prise de Jérusalem, et fut le premier « des dix martyrs. » (Recueil des noms cités dans le traité d'Aboth, par M. Ulmann.)

Quelque peu précis que soit ce renseignement, il m'a paru bon de le consigner. D'ailleurs, le président du Sanhédrin n'était pas un personnage secondaire, et je m'étonne que Josèphe n'ait pas mentionné sa mort, ou plutôt, je ne m'en étonne pas trop. Josèphe cite complaisamment les meurtres commis par les défenseurs de Jérusalem, dans l'intérêt de la défense; il oublie avec soin tous ceux qui sont imputables à Titus, son héros.

Le Naci Siméon était-il au nombre des personnages qui s'étaient réfugiés sur les larges murailles du naos, et qui furent mis à mort lorsqu'ils se virent obligés d'abandonner ce triste refuge? C'est fort possible.

Quand Titus eut franchi les murailles, il admira par-dessus tout la ville, à cause de la solidité des fortifications et des tours que les séditeux avaient abandonnées, par un véritable acte de démeuce. Remarquant donc la hauteur de la

1. *Bell. Jud.*, VI, VIII, 5.

base massive de ces tours, la grandeur des blocs employés et leur assemblage parfait, ainsi que la largeur et la longueur des tours elles-mêmes, il dit : « Nous avons combattu avec la faveur de Dieu ; c'est un Dieu seul qui a pu chasser les Juifs d'ouvrages pareils, car que pouvaient la main de l'homme et la puissance des machines contre de semblables tours? » Il revint à plusieurs reprises sur ce point, en causant avec ses amis.

Tous les personnages emprisonnés par les ordres des chefs juifs furent aussitôt rendus à la liberté. Puis s'occupant de nouveau de la destruction de la ville et de son enceinte, Titus laissa debout ces trois tours, comme autant de monuments de sa fortune qui les mit entre ses mains, parce qu'elles ne pouvaient être enlevées par la force des armes¹.

Lorsque la lassitude des soldats mit fin au carnage, il se trouva qu'une très-grande multitude y avait échappé, et Titus donna l'ordre de ne tuer désormais que ceux qui étaient armés et qui résistaient, tout le reste devant être épargné. Mais les hommes chargés de ces exécutions égorgèrent également les vieillards et les valétudinaires. Tous ceux qui étaient à la fleur de l'âge et propres au travail furent rassemblés dans le hiéron et enfermés dans le parvis des femmes. Titus les confia à la garde d'un de ses affranchis et amis, nommé Fronto, avec mission d'appliquer à chacun le sort qu'il avait mérité. Celui-ci fit exécuter tous les séditeux et tous les pillards qui se dénonçaient mutuellement ; les hommes jeunes et remarquables par leur taille et leur beauté furent réservés pour le triomphe. Dans le résidu de cette foule, tous ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent envoyés enchaînés en Égypte, pour y être employés aux travaux de la

1. *Bell. Jud.*, VI, ix, 4.

tions d'amitié. A cette vue, je fus saisi de douleur, et j'allai aussitôt me jeter aux pieds de Titus, en lui racontant la chose. Celui-ci donna aussitôt l'ordre de les détacher de l'instrument de leur supplice et de leur donner tous les soins possibles. Malheureusement, pendant le traitement, deux d'entre eux moururent ; mais le troisième fut sauvé et vécut encore longtemps après. »

Josèphe termine par le fait suivant tout ce qui, dans son autobiographie, concerne le siège de Jérusalem (chap. LXXVI).

« Après avoir apaisé les troubles de la Judée (ἐπεὶ δὲ κατέπαυσε τὰς ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ ταραχάς, l'expression est douce-reuse, il faut en convenir!), Titus réfléchit que les terres que je possédais à Jérusalem n'avaient plus aucune valeur pour moi, à cause de la présence des troupes romaines qui allaient y rester à la garde du pays, et il me gratifia en échange d'autres terres situées dans la plaine. Puis, à son départ pour Rome, il me fit embarquer avec lui, en m'honorant de la plus grande bienveillance. »

On le voit, Josèphe fit bon usage, pour les autres comme pour lui-même, de l'influence qu'il avait su prendre sur l'esprit du futur empereur.

Le nombre des prisonniers faits pendant toute la durée de la guerre fut de quatre-vingt-dix-sept mille. Celui des gens qui périrent pendant le siège s'éleva à onze cent mille¹.

1. Le dénombrement des victimes du siège nous est aussi fourni par Tacite; il est en désaccord complet avec celui de Josèphe, qui évalue à onze cent mille le nombre de ceux qui périrent pendant le siège de Jérusalem. Voici le texte de Tacite* :

« Multitudinem obsessorum, omnis ætatis, virile ac muliebre secus, sexcenta millia fuisse accepimus. Arma cunctis qui ferre possent, et plures quam pro numero audebant. Obstinatio viris feminisque par : ac si transferre sedes cogentur, major vitæ metus quam mortis. »

* *Hist.*, lib., V, cap. XIII.

cause d'impureté, auxquels il était interdit de prendre part aux sacrifices, aussi bien qu'aux étrangers qui étaient venus à Jérusalem pour assister à la fête¹.

Que devons-nous penser de cette appréciation formidable? Assurément elle doit être bien exagérée, car la superficie totale de Jérusalem n'atteint pas cent hectares, soit un million de mètres carrés. Donnons deux étages, en outre du rez-de-chaussée, à chaque maison de la ville, nous n'aurons jamais que trois millions de mètres carrés de surface disponible. Ajoutons-y les terrasses, si l'on veut, et en poussant tout à l'extrême, puisque nous n'aurons pas tenu compte de la superficie des voies publiques, nous n'aurons jamais que quatre millions de mètres carrés de surface, ce qui, pour deux millions cinq cent cinquante-cinq mille âmes, ne donne pas deux mètres carrés par individu. Ces chiffres sont donc manifestement impossibles et absurdes. Il est vrai que l'on peut très-raisonnablement admettre que, parmi les Juifs étrangers à la ville et accourus pour la Pâque, l'immense majorité campait en dehors des murailles et sur tous les terrains environnant Jérusalem. Mais quand il fallut s'enfermer dans l'enceinte de la ville, lors de l'arrivée subite des Romains, il demeurera toujours impossible d'admettre que deux millions d'hommes aient pu s'y entasser. Je veux bien croire que la presse y fut énorme, puisque le typhus et la famine se déclarèrent presque immédiatement; mais c'est tout ce que je peux accorder, et, une fois de plus, je m'inscris en faux contre les chiffres de Josèphe.

Les chiffres du Talmud ne sont guère plus admissibles. En voici une preuve que nous trouvons à propos de l'étendue de la ville sainte :

1. *Bell. Jud.*, VI, ix, 3.

tarda pas à faire son entrée dans Rome. où, peu de jours après son arrivée. Vespasien et son fils résolurent de célébrer en commun le triomphe que le sénat avait séparément décerné à chacun d'eux. Au jour désigné, pas un citoyen de Rome ne resta à son logis, et tous les lieux où il était possible de se tenir debout, furent encombrés de spectateurs, l'espace strictement nécessaire au passage du cortège étant seul réservé ¹.

Dans la nuit qui précéda le jour solennel, tout ce qu'il y avait de corps militaires à Rome se rassembla par centuries et par cohortes, sous les ordres de leurs officiers, devant les portes du palais impérial, non pas du palais supérieur, mais auprès du temple d'Isis (car les empereurs y passèrent cette nuit-là), et lorsque l'aurore parut, Vespasien et Titus sortirent couronnés de laurier. Vespasien, après avoir reçu les acclamations de l'armée, y mit fin d'un signe de la main. Lorsque le silence se fut rétabli, il se leva et, la tête presque entièrement couverte d'un voile, il prononça une prière solennelle. Titus en fit autant après lui. Dès que cette partie de la cérémonie fut accomplie, Vespasien adressa une courte allocution aux soldats et les envoya au festin qui, suivant la coutume, était préparé pour eux, aux frais du triomphateur. Lui-même revint à la porte par laquelle il était sorti, et qui portait le nom de porte Triomphale, en raison de ce que c'était par là que sortait toujours le cortège du triomphe. Là, les deux princes goûtèrent aux mets préparés pour le festin; puis, revêtus de la robe triomphale, et après qu'un sacrifice eût été offert aux dieux, dont les simulacres avaient été apportés devant la porte, le cortège passa par les théâtres, afin que la multitude pût plus aisément jouir du coup d'œil ².

1. *Bell. Jud.*, VII, v, 3.

2. *Ibid.*, VII, v, 4.

APPENDICE

I

Le lecteur trouvera, je pense, quelque plaisir à lire le fragment suivant emprunté au Talmud (traité *Ghittin*) ; il y verra, dans tous les cas, un très-curieux échantillon du style et de l'érudition des docteurs qui ont compilé cet immense et indigeste recueil.

« Rabbi lokhanan dit : Il est écrit (*Proverbes*, xxviii, 3) : « Heureux l'homme qui est continuellement dans la crainte ; mais celui qui endurecit son cœur tombera dans la calamité. » Pour Kamça et Bar-Kamça, Jérusalem a été détruite. Pour un coq et une poule, a été détruite la tour Royale. Pour un côté de char, Biter a été détruit. Pour Kamça et Bar-Kamça, Jérusalem a été détruite ; car un homme avait pour ami Kamça et pour ennemi Bar-Kamça. Il fait un festin et dit à son serviteur : Va m'inviter Kamça. Il est allé inviter Bar-Kamça. En venant, il trouve ce dernier assis et lui dit : Voyons, cet homme est l'ennemi de mon maître. Que viens-tu faire ici ? Va, sors ! L'autre répond : Puisque je suis venu, laisse-moi là, et je te payerai la valeur de ce que je vais manger et boire. Il lui dit : Non. — Je te donnerai, répondit-il, la demi-valeur du festin. — Non. — Je te donnerai la valeur du festin entier. — Non. — Et il le prit par le bras, le fit

